# CANCER DES MAMELLES.

## Tribut académique

PRÉSENTÉ ET PUBLIQUEMENT SOUTENU A LA FACULTÉ DE MÉDECINE DE MONTPELLIER, le 28 Avril 1837;

Par Pons LAURIN,

De GARDANNE (Bouches-du-Rhône);

POUR OBTENIR LE GRADE DE DOCTEUR EN MÉDECINE.

Montpellier:
IMPRIMERIE DE MATTHIEU DUCROS,
Rue des Sœurs-Noires, n° 3, derrière l'Église St-Roch.

1837.

A MON PÈRE

ET A MA MÈRE.

*Amour, Respect et Reconnaissance.*

---

A MON FRÈRE

ET A MES SŒURS.

**A mes Oncles LAURIN.**

P. LAURIN.

# CANCER

# DES MAMELLES.

Le cancer ( *kapreinos* des Grecs , cancer des Latins , signifie *crabe* , *cancre* ), est une maladie très commune et observée de tous les temps ; mais on a toujours ignoré sa nature et ses caractères essentiels. Il a donné lieu à des hypothèses plus ou moins vraisemblables, et malgré tous les efforts des physiologistes, malgré le grand nombre d'écrits qui encombrent les archives de la science, le cancer n'en reste pas moins un des points les plus obscurs de la pathologie. Il n'est pas jusqu'à l'étymologie du mot cancer qui ne soit un objet d'incertitude pour les auteurs ; du reste, peu importe à la science si ce mot a été introduit dans la langue médicale, par suite d'une prétendue ressemblance entre les veines dilatées qui s'écartent en rayonnant d'une tumeur cancéreuse, et les pattes d'un crabe, ou parce qu'on a cru effectivement qu'un animal dévorait les parties malades. Ce qu'il importerait aujourd'hui d'établir, ce serait une bonne définition, qui indiquât la signification précise du mot cancer ; mais dans l'état actuel de la science, nous ne possédons pas des documens propres à une pareille explication. Ce n'est qu'en parcourant les phénomènes locaux et généraux de cette maladie, ce n'est qu'en étudiant les symptômes et les lésions anatomiques qu'on peut s'en faire une idée exacte et la définir. Je n'ai pas la prétention de me charger de ce travail, c'est une entreprise au-dessus de mes forces. Je me propose seulement, avant d'aborder l'histoire descriptive du cancer des mamelles, d'examiner le plus brièvement possible quelques questions générales, qui

me paraissent se rattacher à mon sujet. Trop heureux si je remplis ma tâche de manière à ne pas faire regretter à mes Maîtres les leçons que j'ai reçues d'eux, et le temps employé à la discussion de ce travail.

Il existe une foule de théories sur la nature du cancer, et cette divergence d'opinions n'a peut-être servi qu'à nous jeter dans le vague et à éloigner de nous ce jour, qui, il faut l'espérer, fera sortir de l'obscurité ce point de la science. Ce jour aurait peut-être lui pour nous, si au lieu de se jeter dans les hypothèses on s'en était tenu à la saine observation qui ne parle pas, il est vrai, le langage ronflant et sémi-mystique de ces fausses philosophies érigées en systèmes, mais qui nous a déjà appris qu'il existe dans l'homme une manière d'être qui le dispose à cette maladie (diathèse).

Hippocrate, ayant observé que les femmes tristes et mélancoliques, dont les menstrues fluaient difficilement, étaient fréquemment affectées de cancer, crut devoir placer la cause de cette maladie dans l'atrabile ou levain corrupteur qui fermente dans les humeurs, et dans une aberration du sang menstruel (D. M. Muli, t. I). Galien, Celse, Arétée, et la plupart des anciens, adoptèrent les idées du Père de la médecine et ne firent que les développer. Lapeyronie, Quesnay, Petit ont pensé que, dans le cancer, la lymphe s'épaississait et se convertissait en une sanie rongeante (Acad. Roy. de Ch., t. I). Chopart, Desault, Vigaroux disent que le squirrhe des mamelles est la conséquence de la stase de la lymphe dans les vaisseaux par l'éréthisme ou l'atonie des solides, à la suite des coups, des chutes, de compressions, ou d'une cause interne. D'après Pouteau, une lésion physique dans la continuité des tissus affectés est la cause première du cancer : il dit qu'un coup reçu dans une partie aussi délicate que le sein occasione, outre une vive douleur, la rupture d'un plus ou moins grand nombre de vaisseaux, et que par ces déchirures s'échappent le sang et les autres liqueurs qu'ils contiennent. Le sang épanché hors de ses vaisseaux, se dissout, devient âcre, irrite les filets nerveux autour desquels il se répand, et fait naître une tumeur, d'abord fort petite, mais qui par une succession de temps acquiert beaucoup de dureté et de volume. Hunter et Adams font dépendre le cancer de la présence de vers hydatides

dans la tumeur. Bayle le regarde comme un corps organisé nouveau, une production morbide accidentelle qui prend naissance dans le corps vivant et qui jouit d'une vie particulière ; ce corps, qu'il appelle parasite, est totalement différent des autres parties, soit qu'il doive son origine à la formation spontanée d'un corps nouveau, soit que les premiers élémens aient été formés par un tissu préexistant qui a changé de structure intime et acquis, par cette espèce de métamorphose, une nouvelle manière d'exister. (Vues théoriques et pratiques sur le canc., par G.-L. Bayle, Bibliot. M., année 1812). Dupuytren et M. Cruveilhier le considèrent comme le résultat d'une inflammation éprouvée par les tissus naturels, et ils donnent à cette transformation le nom *de dégénérescence cancéreuse*. J. Hunter, MM. Albernetty, Laënnec, le regardent comme une production nouvelle : « L'inflammation peut compliquer cette altération organique, selon Laënnec, et l'on peut croire qu'elle est souvent, au moins, la cause occasionelle de sa formation (Dict. des scie. méd. anat. path., t. II, p. 53.

M. Andral pense qu'on a singulièrement exagéré le nombre des espèces de productions accidentelles sans analogues dans l'état sain ; il lui semble que, très souvent, on a pris pour telles des tissus de l'état normal altérés dans leur constitution, et par suite modifiés dans leur forme et dans leur texture. « Qu'est-ce, dit-il, que « le tissu cancéreux qui, réduit en ses élémens, est constitué, disent « MM. Bayle et Laënnec, par les tissus squirrheux et encéphaloïdes? « Je crois que des altérations de nutrition et de sécrétion très diffé- « rentes les unes des autres ont été confondues sous ces expressions. « (Dict. M. art. prod. morb., p. 488). » E. Home a observé que dans la plupart des cas, le squirrhe est évidemment produit par les mêmes causes, qui peuvent développer l'inflammation simple ; que la constitution est saine dans le commencement de la maladie ; que quand il n'y a pas de cause locale évidente, il y a toujours dérangement accidentel dans l'économie, que l'on peut apprécier. Sam. Cooper est du même sentiment. Quelques médecins ont fait consister le cancer dans un désordre particulier du système nerveux, dont ils disent ne pouvoir préciser le genre.

Mais une théorie qui, de nos jours, a réuni à elle un grand nombre de sectaires; est celle de l'inflammation. Pour M. Broussais et tous les siens, la cause du cancer, objet des recherches de tous les temps, et toujours complètement ignorée, n'est qu'une irritation fortement et long-temps prolongée. Pour eux, il est bien démontré que ce sont des causes irritantes qui donnent lieu au squirrhe des mamelles, et que, si la dégénération arrive, ce n'est que parce que la phlogose sanguine vient s'unir aux vaisseaux lymphatiques. Ces idées, il faut le dire en passant, ont jeté indirectement un grand jour sur le diagnostic différentiel des maladies qui peuvent affecter la forme cancéreuse. Combien d'individus ont été mutilés, et qui auraient évité les chances d'une opération souvent funeste, si l'on avait été mieux fondé sur les caractères propres aux affections cancéreuses, et sur les produits de l'inflammation qui peuvent les simuler.

Mais si M. Broussais n'a, pour me convaincre sur la nature du cancer, pas d'autres preuves que celles qu'il établit, je ne le crois pas plus avancé que ses prédécesseurs; car enfin, s'il était vrai que l'inflammation pût par elle-même déterminer l'affection cancéreuse, ne pourrait-on pas après une étude de ses différens degrés, la faire naître, je ne demande pas à volonté, mais au moins dans le plus grand nombre des cas. S'il suffit d'une irritation long-temps prolongée des lymphatiques, ou d'une inflammation légère chronique, que M. Broussais fasse une étude particulière de ces différens degrés, par lesquels il faut faire passer la maladie, et qu'il vienne nous produire le cancer. Qu'il fasse passer nos tissus par tous les degrés possibles de l'inflammation; qu'il les modifie de telle manière qu'il le voudra; qu'il les irrite aussi long-temps et aussi fortement qu'il le jugera convenable, pas un seul n'éprouvera cette dégénérescence, à moins qu'il ne rencontre un individu chez lequel la diathèse cancéreuse existe déjà.

S'il en était ainsi, tous ces malheureux qui portent depuis vingt, trente ans des ulcères chroniques, finiraient tous par avoir des cancers, et l'infortuné qui, pour mériter la pitié des passans, leur montre un membre mutilé, n'aurait plus besoin d'entretenir ces vastes plaies, à l'aide d'irritans, car elles se seraient bientôt converties en cancer.

Comment se fait-il, disent les praticiens de bonne foi, que les meurtrissures même très graves du sein et du testicule ne donnent lieu qu'à des abcès, à des engorgemens chroniques, à la gangrène et nullement au cancer, tandis que bien souvent on le voit se manifester sans cause connue et appréciable, ou à la suite de la plus légère violence, du moindre coup dont le malade se souvient à peine? N'est-on pas forcé d'admettre la diathèse cancéreuse, lorsqu'on voit des individus, ainsi que nous l'avons observé à l'hôpital Saint-Éloi, être infectés d'une foule de tumeurs cancéreuses siégeant dans divers tissus de l'économie?

Si la maladie est toute locale, pourquoi se reproduit-elle à la face, lorsque vous avez amputé le membre malade? Si chez le même individu, les différens états morbides qui peuvent se présenter, affectent toujours les mêmes caractères, on est forcé de convenir qu'il y a un vice quelconque, une manière d'être particulière qui est cause de cette uniformité. Il y a autre chose qu'une inflammation ou une irritation; on ne la fera pas disparaître, à l'aide des sangsues et des saignées. Il y a quelque chose de spécifique que nous ne connaissons pas, mais que nous ne pouvons nier.

Il est difficile de concevoir l'étonnement de *Lecat*: « qu'est-ce dit-il, « qu'un suppurant actif? un caustique ajouté à la nature du squirrhe « le plus bénin, pour lui donner tout-à-coup le caractère cancéreux, « de l'irritation; en conséquence un éréthisme qui n'y était point. » Ce caustique est venu mettre en jeu la disposition existante, et n'a fait qu'accélérer le moment où la maladie se serait montrée dans tout son jour, à une époque plus ou moins éloignée. Il n'a par lui-même excité qu'une irritation franche, et il ne peut produire que cela. « Un traitement impropre peut, sans aucun doute, exaspérer les maladies, et rendre dangereuse ou mortelle une affection « qui paraissait être bénigne et curable, mais agraver les symptômes; « ce n'est pas changer la nature de la maladie » (Pearson). Aucune affection n'ouvre la marche du cancer, le plus souvent il survient inopinément; et si le sein est affecté de scrophule ou de toute autre maladie, jamais ces altérations ne prédisposeront au cancer, et seront tout au plus causes prochaines du développement de cet état morbide.

Le raisonnement de M. *Bégin* ne nous a pas moins surpris que celui de *Lecat*; « quant à nous, dit-il, qui ne croyons point à la « spontanéité du cancer, attendu qu'il n'y a pas d'effet sans cause, « nous osons affirmer que, sans le concours de causes déterminan- « tes quelconques, la diathèse de Bayle et M. Cayol ne parviendrait « jamais à produire un seul cancer. »

-Certainement que l'existence d'une cause déterminante peut nous rendre plus facile l'explication du développement de la maladie. Mais il n'en reste pas moins que le cancer se montre assez souvent sans causes déterminantes appréciables; et parce que nous ne les connaissons pas, parce qu'il nous est impossible d'expliquer celles des divers phénonmènes qui se passent devant nos yeux, faut-il rejeter les effets qui sont certains?

Pour nous, nous appuyant de ces paroles du professeur *Delpech*, paroles qui lui sont dictées par le sentiment d'une conviction intime et par une longue expérience, nous dirons avec lui: « Le cancer, « dès son origine, est le symptôme d'une diathèse particulière dont « on ne connaît ni le principe ni le siége primitif........ Que le cancer, « dont il est impossible de donner une bonne définition, paraît con- « sister dans une diathèse en vertu de laquelle on voit se développer « un ou plusieurs organes nouveaux, qui peuvent prendre une ex- « tension indéfinie, qui tendent à une ulcération plus ou moins pro- « chaine, et qui entraînent la destruction de la vie, soit par l'alté- « ration directe de quelques fonctions importantes, soit par l'épui- « sement des forces. (Delpech, des M. réput. chir.).

De l'hérédité. — Le cancer est-il héréditaire? Ils se sont bien gardés de répondre par l'affirmative, ceux qui localisant la maladie, n'ont voulu admettre pour la production du cancer qu'une irritation et une inflammation. Toute idée d'hérédité devait être écartée par eux, sous peine de se trouver face à face avec leurs principes. Mais la question devait être envisagée différemment par les médecins qui considèrent le cancer comme une affection générale constitutionnelle, dont les racines s'étendent dans tout l'organisme. Les nombreux faits recueillis par Portal, Bayle, M. Alibert, et tant d'autres observateurs ne laissent aucun doute sur

ce sujet, et nous embrassons entièrement leur opinion, qui est celle de tous les observateurs de bonne foi.

L'histoire nous fournit une foule d'exemples de plusieurs membres de la même famille affectés successivement de cancer. Personne n'ignore la mort de madame Déshoulhières, si connue par ses poésies allégoriques, qui succomba après douze ans de souffrances, à un énorme cancer du sein? ...... Antoinette sa fille, héritière de ses talens, le fut aussi de sa maladie, elle mourut à l'âge de cinquante-six ans, d'un cancer énorme. Madame la duchesse de la Vallière et la duchesse de Chatillon, sa fille, sont mortes d'un cancer au sein.

Napoléon est mort d'un cancer à l'estomac, dont il avait hérité de son père.

De la contagion. — Le cancer fut pendant long-temps un objet d'effroi; nul n'osait y toucher, sans craindre de contracter la maladie; et ces craintes vulgaires paraissaient basées sur certains faits, et sur certaines autorités qui militaient en leur faveur.

Zacutus Lusitanus, Tulpius, Peyrilhe ont cru à la contagion du cancer. On lit dans ces différens auteurs, que Smith, chirurgien de l'hôpital Saint-Thomas à Londres, venant de faire l'extirpation d'un cancer au sein, eut le malheur de goûter la matière limpide qui remplissait un petit kyste développé dans la tumeur : ce liquide était si âcre, si corrosif, qu'il produisit des vomissemens continus, le marasme et un cancer aux gencives.

Au rapport d'*Harris*, le docteur Bellinger aurait été atteint d'un cancer aux fosses nasales, pour avoir vécu avec une femme qui en portait un au sein.

Les auteurs de l'excellent article *(cancer)* du dictionnaire des Sciences médicales, disent, d'après Zacutus Lusitanus, que trois garçons moururent d'un cancer au sein, pour avoir couché avec leur mère qui avait succombé à cette maladie.

Tulpius rapporte qu'un chirurgien, dont la femme portait un cancer à la mamelle, chérissait tellement cette compagne, qu'il essaya de soulager l'atrocité de ses douleurs en appliquant sa langue et sa bouche sur l'organe cancéreux. Cet infortuné mari fut bientôt attaqué d'un cancer

des gencives de la mâchoire inférieure, qui, en peu de temps, le conduisit au tombeau.

Mais de nos jours, des expériences aussi concluantes que courageuses, faites par des observateurs du plus grand mérite, ont prouvé combien ces craintes vulgaires, à cet égard, étaient exagérées et mal fondées. MM. Alibert et Biett ont fait plusieurs tentatives pour s'inoculer la matière qui s'écoulait d'un horrible cancer; plusieurs élèves en médecine en ont fait autant, sans qu'ils aient contracté cette affection. L'un d'eux éprouva un mouvement fébrile, avec gonflement des ganglions lymphatiques de l'aisselle et du coû, accidens qui furent dissipés en quarante-huit heures.

Dupuytren a fait manger à des chiens des tumeurs cancéreuses; il a inoculé sous leur peau du pus de ces tumeurs; il en a injecté dans leurs veines, sans qu'il se soit développé le moindre accident. Une foule d'observations nous prouvent que des femmes atteintes de cancer de l'utérus ont, long-temps après le début de leur maladie, continué à se livrer à l'acte vénérien, sans aucune suite fâcheuse pour les hommes avec qui elles cohabitaient, de même que nous en voyons portant un cancer au sein allaiter leurs enfans, sans que ces derniers en soient affectés.

Ces idées générales mises en avant sur la nature du cancer, nous passons de suite à l'histoire de celui qui est l'objet spécial de cette dissertation.

## CANCER DES MAMELLES.

Lorsque la femme a rempli les devoirs que la voix de l'éloquent Jean-Jacques a commandé avec tant de succès aux mères, qu'elle est parvenue à l'âge de quarante ans, les mamelles sont plus ou moins volumineuses, ridées, molles et pendantes; le tissu cellulaire qui enveloppe la glande est devenu plus abondant aux dépens de la dureté de l'organe, bientôt l'époque critique arrive, et avec elle disparaît l'aptitude à devenir mère. Il ne reste à la femme que des souvenirs; c'est alors qu'elle devient sujette à une foule de maladies et particulièrement à celle dont nous nous occupons.

Le cancer des mamelles a été regardé comme le prototype des maladies cancéreuses ; peut-on s'en étonner lorsqu'il est peut-être le plus douloureux et le plus fréquent de ces terribles affections. Et si l'on voulait établir une proportion relative à sa fréquence, les cancers des mamelles seraient comme deux est à un aux cancers des autres organes. Quoiqu'on l'observe presque toujours chez la femme, les deux sexes y sont également exposés. *Hunter*, *Peyrilhe* et Boyer l'ont observé. Mais ces cas sont extrêmement rares et il est facile de se rendre compte de cette différence par la structure et la sensibilité de l'organe dans l'un et l'autre individu.

Les mamelles de l'homme formées principalement de vaisseaux lymphatiques et recouvertes chez lui, comme chez la femme, d'une portion de peau, du milieu de laquelle s'élève un tubercule plus ou moins saillant, le mamelon, n'ont ni une structure aussi décidée, ni une sensibilité aussi exquise que dans la femme. A peine ébauchées et complétement inutiles, les mamelles de l'homme ne sont réveillées par aucune influence sympatique. Leur tissu se décompose, l'organe s'atrophie et disparaît en quelque sorte chez les hommes d'un âge avancé.

Mais chez la femme, il en est des mamelles, comme des testicules chez l'homme où le scalpel de l'anatomiste cherche envain des filets nerveux qui lui échappent par leur extrême ténuité, et qui, néanmoins, jouissent d'une vive sensibilité ; ici les mamelles jouent un rôle très important ; elles entretiennent des sympathies très étroites avec le reste de l'appareil reproducteur. Et les nobles fonctions auxquelles elles sont dévolues, y entretiennent toujours une grande sensibilité.

De ces considérations et de beaucoup d'autres, nous déduirons les circonstances favorables au développement du cancer, ne leur donnant pour cela aucune puissance primitive, regardant ces causes comme entièrement subordonnées à la diathèse cancéreuse, sans laquelle elles ne développeront jamais un seul cancer.

On trouve dans l'âge des personnes, les tempéramens, les condi-

tions de la vie, les circonstances fortuites, quelques données générales sur la production du cancer.

C'est, comme je l'ai dit, à l'époque correspondant à la cessation des menstrues qu'on l'observe le plus souvent; passé cet âge, il devient de plus en plus rare. Lorsqu'il se montre chez les femmes âgées de quatorze à vingt ans des engorgemens du sein, soit qu'ils dépendent d'une cause externe, soit qu'ils proviennent du dérangement ou de la supression des règles, rarement ils ont une issue funeste. Presque toujours ils se résolvent ou se terminent par une suppuration abondante et de bonne nature. Et lorsque le cancer caractérisé se développe chez les femmes âgées ou jeunes, il a toujours une marche très rapide et promptement mortelle, à ces différentes époques de la vie.

M. Bayle et Cayol prétendent que l'observation journalière montre les cancers les mieux caractérisés, chez les individus sanguins, doués d'un embonpoint et d'une fraîcheur remarquables. *Sabatier* avait remarqué que les femmes douées d'une belle carnation, d'un tempérament sanguin et sujettes aux affections rhumatismales, en sont plus fréquemment atteintes; suivant M. Richerand, ce sont aussi celles chez lesquelles prédominent les systèmes nerveux et sanguins. MM. *Ferrus* et *Breschet* prétendent, que sur quarante-quatre observations de cancer dans lesquelles le tempérament a pu être suffisamment caractérisé, le lymphatique s'est montré vingt fois...... D'autres considèrent comme prédisposantes, les constitutions lymphatique et nerveuse. On a aussi regardé une habitation malsaine, les alimens de mauvaise qualité, la vie sédentaire, les affections morales tristes, comme disposant à cette affection. Quoiqu'il en soit, si on avait observé avec plus de soin, et si l'on avait rassemblé un plus grand nombre de faits, on trouverait que le tempérament sanguin et lymphatique, le nerveux et bilieux, le riche comme le pauvre, en sont également atteints.

Le célibat a été regardé comme une des principales causes du développement du cancer au sein. Il produit dans les organes générateurs un état d'excitation analogue à celui qui est déterminé par

l'abstinence dans les organes digestifs; cette infraction aux lois de la nature réduisant les mamelles à l'inutilité, rend nuisible l'afflux qui se fait dans tout le cours du temps pendant lequel la femme demeure apte à la génération. L'abus des plaisirs de l'amour et surtout certaines manœuvres auxquelles sont livrées les filles publiques, peuvent encore disposer l'organe à cette maladie.

Le refus de l'alaitement maternel, la suppresion des évacuations sanguines habituelles; les règles, les hémorroïdes par exemple; la répercussion d'un exanthème, comme une dartre, la gale, la rétrocession de la goutte, les chagrins concentrés et long-temps prolongés, surtout à l'époque de la cessation de l'écoulement menstruel. Lorsque la femme joint aux craintes de l'avenir les regrets du passé.

Les causes locales, telles que les chutes, les coups, les contusions, et en général toute espèce de violences extérieures capable de contondre les organes et d'en augmenter l'irritabilité; la mauvaise habitude qu'ont presque toutes les femmes des villes, de porter des corsets très forts et très serrés; les fortes pressions exercées soit pour relever les seins, soit au contraire pour en diminuer le volume en les comprimant sur la partie moyenne, usage pernicieux, trop funeste présent de la mode, auquel tant de jeunes personnes doivent la perte de leurs charmes, et trop souvent celle de leur santé, même de leur existence. Par excès opposé, la mauvaise habitude qu'ont les femmes de la campagne de ne pas soutenir leurs seins très volumineux et de les abandonner à leurs propres poids.

Symptômes. — S'il existe des phénomènes généraux qui précèdent la diathèse cancéreuse, ils sont nullement appréciables au malade et au médecin; et si l'on a vu quelquefois des affections nerveuses précéder la localisation du cancer, on n'en peut rien inférer d'avantageux pour la science. On ne peut compter que quelques faits de ce genre; et, du reste, voyant ces affections produire le plus souvent des effets diamétralement opposés, elles n'offriraient jamais aucun signe certain, sur lequel on pût compter. Le plus souvent, c'est au milieu de la plus brillante santé, que la femme sent pour la première fois une tuméfaction, soit générale, soit partielle du sein, ou une tumeur distincte qui ne peut être

confondue avec les organes préexistans. Lorsque ces phénomènes se montrent chez une personne âgée de vingt-cinq à trente ans, ou de soixante à quatre-vingts ans, ils présentent des caractères de bénignité et d'indolence, et il est rare qu'ils prennent un accroissement sensible ou qu'ils s'agravent. Mais il n'en est point ainsi lorsque le squirrhe se présente chez une femme, au moment de l'époque si justement appelée critique. Il passe rapidement de cet état, où les symptômes sont si fugaces et si obscurs, qu'ils peuvent être rapportés également à d'autres modifications pathologiques, à celui où les phénomènes sont si tranchés, qu'ils ne laissent plus aucun doute sur la gravité de la maladie. Bientôt la douleur se fait sentir vive, lancinante; elle reparaît à des intervalles plus rapprochés; elle donne à la malade la sensation de traits de feu, d'aiguilles, de lances, qui traverseraient la tumeur dans tous les sens. Chaque jour elle augmente d'intensité, ne laisse à la malade, qu'elle prive du sommeil de la nuit, que quelques instans de repos vers le milieu de la journée. La tumeur prend de l'accroissement; le pouls s'accélère chaque soir, et la soif se manifeste; la peau est sèche et brûlante; le teint s'anime, l'appétit se perd; l'amaigrissement fait de rapides progrès; la peau toujours sèche prend une teinte jaune-paille. Tous ces symptômes, accélération du pouls, sécheresse, chaleur de la peau, deviennent continus, et bien souvent le mal n'attend pas pour précipiter sa victime dans la tombe, que le squirrhe ait commencé à se ramollir.

Les symptômes du cancer occulte, c'est-à-dire, à cet état où les caractères ne sont pas bien tranchés, sont loin d'avoir toujours une marche aussi rapide, le plus souvent elle est lente; beaucoup de malades ont porté des tumeurs squirrheuses dix, vingt, trente ans et plus avant qu'elles ne se ramollisent; quelques-unes en ont porté pendant le cours entier de leur vie, sans que leur santé en parut être altérée. Dans la plupart des cas, la maladie débute par une tumeur plus ou moins volumineuse, dure, sans adhérence, peu douloureuse sous la main qui la presse, presque toujours unique, de temps en temps traversée par des douleurs rapides, mais très-vives et aiguës. Au bout d'un temps plus ou moins long, la tumeur a fait des progrès; elle a contracté des adhé-

rences avec les tissus environnans, le grand pectoral est envahi par le mal qui pousse ses ravages jusque vers la plèvre; la surface de la tumeur est inégale, bosselée. Le sein augmente de volume; il perd cette forme arrondie, cette blancheur qui constituaient sa beauté. Il ne présente qu'une masse amorphe, tantôt d'un rouge violet, d'un brun clair, et successivement plus intense dans les points les plus voisins du centre de la tumeur sous-jacente. Les veines voisines se dilatent, deviennent flexueuses, en un mot, revêtent les caractères variqueux. Enfin, la peau trop distendue s'amincit, s'ulcère, soit par le travail qui se fait à sa face interne, soit par les modifications que la maladie elle-même lui a fait éprouver. Cette solution de continuité laisse échapper une collection ichoreuse, limpide, sanguinolente, brunâtre, ayant une odeur que le praticien exercé reconnaît facilement. Les bords de l'ulcère sont bientôt durs, calleux, fougueux, renversés; la surface est inégale, parsemée de végétations dont la couleur varie depuis le rouge pâle jusqu'au brun livide; elle saigne au moindre attouchement. La forme de l'ulcère est tantôt arrondie ou ovale, tantôt très irrégulière. Une pellicule grisâtre ou noire recouvre tout cela.

Quelquefois, lorsque la tumeur s'est ouvert une issue et qu'elle a épanché au dehors la collection ichoreuse qu'elle contenait, le cancer semble arrêter ses progrès et reste pendant long-temps stationnaire; jamais il ne prend une marche rétrograde. Mais le plus souvent l'ulcération fait des progrès si rapides qu'elle met à découvert toute l'étendue de la tumeur, et il n'est pas rare de voir une partie du sein tomber en gangrène. Dans la dernière période de la maladie, l'ulcère se couvre d'une couche de substance molle, grisâtre, sorte de putrilage excessivement fétide. La matière de l'écoulement est brunâtre, semblable à de la suie délayée; dans d'autres cas, c'est un ichor noir d'une odeur repoussante qui s'échappe de la plaie; il est tellement âcre qu'il excorie, détruit même les parties voisines; il est parfois si abondant et formé avec tant de promptitude que l'on pourrait croire qu'il est le produit d'une sécrétion; enfin, à des distances plus ou moins grandes, on rencontre des glandes enflammées, souvent squirrheuses, qui forment une espèce de chapelet. Des hémorrhagies, qui

se répètent fréquemment, laissent la malade dans une extrême faiblesse, et n'ont que pour un moment arrêté ses souffrances. Les douleurs sont atroces, des phénomènes généraux se manifestent, la fièvre hectique se déclare ; les absorbans ont transporté dans le torrent de la circulation une partie de la matière ichoreuse. Le pouls s'accélère et prend un rythme régulier, il devient fébrile ; la peau est sèche et aride ; le teint s'anime ; les pommettes sont rouges et les joues brûlantes ; la malade éprouve de l'inappétence, de l'anorexie même pour toute espèce de nourriture ; la soif est continue et ardente ; la langue, d'un rouge très prononcé à ses bords et à la pointe, recouverte parfois d'un enduit brunâtre à sa surface supérieure, indique que les organes digestif participent à l'état général de l'organisme.

Outre ces symptômes qui se montrent dans presque toutes les fièvres hectiques, on observe une teinte jaunâtre de la peau, livide, ou plombée. La toux est sèche et caractéristique, des tiraillemens se font sentir derrière le sternum, le long du trajet des vaisseaux lymphatiques qui accompagnent les mammaires internes. Enfin, la mort vient mettre un terme à ces souffrances.

Dans d'autres circonstances, c'est la peau qui commence par être le siége primitif de la maladie, elle se couvre de tubercules plus ou moins durs et arrondis ; elle se fronce, se resserre, le mamelon se dessèche, s'enfonce, les glandes axillaires s'engorgent, des élancemens se font sentir, et la dégénération amène ensuite, quoique avec lenteur, les accidens les plus terribles. Voilà la marche assez générale que suit le cancer des mamelles ; il est rare que la constitution individuelle des femmes ne détermine quelque variété sous le raport de sa durée et de sa terminaison.

D'après ce que nous avons dit de la marche du cancer, on voit que, dans la majeure partie des cas, ses phénomènes destructeurs sont rapides et se succèdent les uns aux autres avec tant de promptitude que la malade meurt dans l'espace de six mois, un an ; quelquefois ce n'est qu'après vingt-cinq, trente ans que le cancer détermine des symptômes de cachexie. Mais dans ce cas, qu'on y fasse bien attention : les moindres tentatives pour enlever ou détruire le mal doivent être

rejetées, elles ne serviraient le plus souvent qu'à l'irriter et à donner lieu à sa reproduction, dont la marche est toujours plus terrible que la première fois. L'opération le fait passer de l'état chronique à l'état aigu. Observation importante et très avantageuse pour la pratique.

Il est rare que les deux mamelles soient affectées en même temps de squirrhe, ce n'est que lorsque le mal a fait de très grands progrès d'un côté, que l'on a vu se former un autre squirrhe dans la mamelle qui jusque-là n'avait éprouvé aucun phénomène morbide.

L'affection cancéreuse, à son état d'ulcération, ne met pas la malade à l'abri de toute autre maladie, des tubercules scrophuleux entourent quelquefois le cancer. Des symptômes scorbutiques, la pleurésie aiguë ou chronique, la fièvre adynamique, des douleurs ostéocopes viennent compliquer le cancer du sein dans ces divers degrés, et la malade meurt souvent d'une affection tout-à-fait étrangère au cancer.

## MALADIES QUI PEUVENT SIMULER LE CANCER DU SEIN.

Outre le cancer proprement dit: les seins sont sujets à d'autres affections dont il est important de pouvoir le distinguer. Il survient très souvent aux mamelles des indurations inflammatoires, scrophuleuses, fibreuses, ou enkystées; des ulcères purement inflammatoires, syphilitiques, scrophuleux, peuvent donner lieu à des erreurs de diagnostic, contre lesquelles on doit se mettre en garde; bien souvent elles ont fourni aux charlatans les moyens d'exploiter la crédulité du peuple; et lorsque des médecins se sont enorgueillis de quelques guérisons radicales du cancer, ils n'avaient eu à traiter qu'une de ces affections.

MAMMITE CHRONIQUE.— Chez certaines femmes, à l'époque du flux menstruel, les seins deviennent douloureux et très sensibles au toucher, la glande mammaire est surexcitée, et cette exaltation de la sensibilité est accompagnée d'une sorte de fluxion qui peut donner lieu dans certains cas à la mammite chronique.

Des pressions réitérées, des contusions déterminent aussi l'inflammation générale ou partielle de la mamelle. Cette inflammation, après

avoir parcouru ses différentes périodes, laisse souvent à la mamelle ou une induration ou une grande sensibilité qui la disposent à des récidives ; et si une cause occasionelle vient à agir, elle fait passer l'inflammation chronique de la glande mammaire à l'état aigu ; des douleurs vives se manifestent, et peuvent faire craindre un cancer à son second degré. La douleur est le principal phénomène qui éclaire dans ces cas le diagnostic du médecin. Dans le cancer, elle se manifeste sans cause connue et appréciable, elle est lancinante et n'augmente pas à la pression exercée sur l'organe malade ; ici, la tumeur est très douloureuse au toucher, et la douleur a précédé l'invasion de la maladie.

L'abcès chronique du sein, après avoir tenu long-temps le médecin dans le doute sur la nature de l'engorgement qu'il observe et dont il s'assure à la fin par une ponction exploratrice, laisse souvent après lui des brides, des cicatrices qui déterminent l'adhérence de la glande mammaire, avec les parties environnantes. Alors il arrive que dans ses différens mouvemens, le bras correspondant au sein, ainsi disposé, occasione des tiraillemens qu'il ne faut pas confondre avec la douleur qui accompagne l'affection cancéreuse.

Tumeurs scrophuleuses.— La glande mammaire, ainsi que les autres ganglions qui se rencontrent dans cet organe, peuvent, comme les testicules, devenir le siége de tubercules scrophuleux.

On soupçonnera l'existence du sein scrophuleux, si la malade a eu dans son enfance d'autres tumeurs de ce genre ; si elle a eu des frères ou des sœurs entachés de cette diathèse ; si elle habite dans un lieu bas et humide ; si elle se nourrit de mauvais alimens ; enfin, si elle porte avec elle cette teinte scrophuleuse qu'il est aisé de reconnaître ; mais ce ne sont là que de simples probabilités. Il faut donc avoir recours à des preuves plus fortes, et voici en quoi elles consistent.

Il est facile de distinguer la tumeur scrophuleuse de la tumeur cancéreuse ; celle-là, n'est point le siége de douleurs vives et lancinantes ; elle ne procure, au contraire, qu'un sentiment de douleur obtuse et profonde, même lorsquelle a acquis un volume considérable, à moins

qu'elle ne tende à la suppuration. La peau, qui recouvre la tumeur cancéreuse, est généralement sillonnée par des veines variqueuses, celle de la tumeur scrophuleuse est violette, du moins, à l'époque où la tumeur va s'ouvrir; les bords du cancer ulcéré, sont durs et renversés en dehors, le fond en est sale et grisâtre; ceux de la tumeur scrophuleuse sont minces et décolés, renversés en dedans, le fond jaunâtre, et ne présentant rien de semblable à cette substance lardacée ou encéphaloïde qui caractérise le cancer. Ce dernier fournit une matière ichoreuse, sanguinolente; de l'autre découle une matière séreuse, mêlée de flocons albumineux, qui ne sont que les débris des tubercules, et les ouvertures qui lui ont livré passage, se convertissent plus tard, en tout autant de points fistuleux; la fièvre a suivi de près l'apparition de la douleur dans la tumeur scrophuleuse, elle a augmenté avec les progrès de l'inflammation; au lieu que le cancer n'excite presque jamais de fièvre, quoique les douleurs soient très vives. La nature, secondée par l'art, cicatrise l'ulcération écrouelleuse; ni la nature, ni l'art, ne peuvent se flattor d'arriver sûrement à ce résultat dans le traitement du cancer.

Tumeurs syphilitiques. — On a vu le professeur Delpech conduire au lit de douleur une femme qu'il voulait opérer d'un cancer au sein, lorsque des renseignemens plus exacts apprirent que cette femme était infectée du virus syphilitique; que depuis peu elle était délivrée de deux chancres à la fourchette, mais qu'elle portait encore des ragades au fondement, et des ulcérations à l'arrière-bouche. L'affection du sein ne fut plus dès ce moment cancéreuse, mais syphilitique. Un traitement convenable fit disparaître la maladie dans l'espace de deux mois.

La syphilis nous paraît être l'affection qui offre les symptômes les plus analogues à ceux de l'affection cancéreuse. Dans les deux, les douleurs augmentent la nuit, se propagent également dans la longueur des membres et sur le trajet des vaisseaux lymphatiques. Dans les deux, le mal exerce ses ravages en rongeant et en végétant. Mais dans la syphilis, la douleur est sourde et obtuse dans le principe, et du reste, sans entrer dans de longs détails, nous dirons que l'on peut facilement éviter une

erreur de diagnostic en examinant et en interrogeant la malade qui a eu la maladie syphilitique, et qui porte presque toujours d'autres symptômes concomitans de l'affection du sein. Le traitement anti-syphilitique triomphe facilement de la maladie qui, dans peu, présente une grande amélioration dans ses symptômes.

On peut aussi confondre avec le cancer des mamelles le *lipome* de cet organe. La tumeur lipomateuse se développe dans la glande mammaire, comme dans toutes les autres parties du corps abondantes en tissu adipeux. Il est rare que les deux seins en soient affectés en même temps. Elle se montre sous la forme d'une tumeur très uniforme dans sa surface, les tégumens qui la recouvrent sont dans l'état sain; elle est indolente, et ne présente pas la dureté des tissus squirrheux, mais bien la mollesse qui est propre au lipome; mollesse qu'il ne faut pas confondre avec celle du fongus qui diminue à la pression, et qui augmente de volume dans les mouvemens expansifs. On voit, en outre, des traces de vaisseaux sanguins, ce qui n'existe pas dans le lipome.

Hypertrophie de la glande mammaire. — Le tissu glanduleux de la mamelle peut se développer à tel point, que le volume du sein soit énorme, et que toute la partie antérieure de l'abdomen soit recouverte par cette masse dont le poids incommode tellement la malade, qu'elle est obligée de se servir d'un bandage qui, partant de la partie postérieure du cou, s'étend au-dessous des mamelles, de manière à leur offrir un soutien artificiel. On a vu de ces tumeurs peser jusqu'à soixante livres. Les jeunes filles sont plus fréquemment atteintes de cette maladie; on la voit se montrer le plus souvent chez celles qui sont mal menstruées. Ici, il est facile de ne pas tomber dans une méprise qui serait funeste pour la malade, en l'exposant aux chances d'une opération. « Il n'y a pas altération, ni relâchement des tissus, mais bien développement anormal des lobes sécréteurs du lait, dont on peut apprécier au toucher l'augmentation de volume et de dureté. » (A. Cooper). Les douleurs sont presque nulles, la pression y détermine quelquefois une vive sensibilité. Ce développement ne s'accompagne presque jamais ni de chaleur, ni de douleur, ni d'aucun symptôme d'inflammation locale. La peau conserve sa couleur naturelle.

Ici encore l'art possède des moyens thérapeutiques qui peuvent triompher facilement de cette affection. En effet, on la voit disparaître au bout de six mois, un an ou deux, à l'aide d'un traitement, soit local, soit général. L'iode et l'éponge calcinée, les préparations ferrugineuses ont souvent réussi pour arrêter ce développement.

Névralgie de la mamelle. — *A. Cooper* a démontré que cette glande était susceptible d'être le siége de douleurs semblables à celles qu'éprouvent les malades dans le tic douloureux; il croit ces deux affections de même nature. Cette névralgie est caractérisée par des élancemens comme électriques qui suivent le trajet des nerfs environnans; dans le cas où ces douleurs seraient accompagnées d'un léger engorgement, d'une tumeur excessivement sensible au toucher, surtout aux approches de la menstruation, il faudrait bien se garder de conclure à la nature cancéreuse de la tumeur. « Le diagnostic de cette maladie ne présente aucune « difficulté. En effet, la douleur qui la caractérise, la sensibilité de la « partie au plus léger attouchement et à toute compression, la distin- « guent de la maladie enkystée, de la tumeur mammaire chronique, « du squirrhe et de la maladie fongoïde. » (A. Cooper.)

Kyste de la mamelle. — L'anatomie pathologique du cancer montre assez souvent des petits kystes développés au sein de la tumeur squirrheuse; mais il arrive que ces kystes existent seuls indépendans de l'affection cancéreuse. Il est important de les reconnaître, de les enlever, car leur accroissement peut entraîner des suites fâcheuses.

M. *Serre* nous citait l'observation suivante dans sa clinique du 18 mars: une femme du peuple, âgée de trente ans environ, portait à la mamelle gauche, depuis trois ans, une tumeur assez volumineuse, la peau était tendue et luisante, la douleur était rare, vague, obtuse, pulsative. Cette femme s'était d'abord confiée à un pharmacien qui crut reconnaître une tumeur cancéreuse dont la marche devait être bientôt arrêtée à l'aide de quelques médicamens, mais cependant le mal fit des progrès pendant les six mois que dura le traitement. Elle vint consulter M. Serre, qui, après avoir examiné la tumeur sous tous les points, après avoir exercé sur elle quelques légères percussions, reconnût qu'elle contenait un liquide. Il proposa

une ponction exploratrice pour assurer son dianostic sur le caractère de cette fluctuation ; elle s'y refusa. Un magnétiseur, auquel elle se confia en troisième lieu, ne fut pas plus heureux que le pharmacien. Enfin, elle revint trouver M. Serre, un an après sa première consultation : le sein avait acquis alors près d'un pied de diamètre, la douleur cependant était presque nulle, la fluctuation était beaucoup plus sensible, l'organisme n'était pas profondément atteint. La ponction pratiquée donna issue à trois ou quatre pintes de liquide. Le kyste fut ouvert largement ; des tampons de charpie y furent placés pour y déterminer une inflammation éliminatrice. La suppuration fut très abondante, la plaie commençait à se cicatriser lorsque la malade mourut épuisée par les pertes qu'elle avait éprouvées.

Il ne faut pas confondre les kystes avec les tumeurs hydatiques, et surtout formées par les acéphalocystes. Ici c'est la réunion d'une infinité de petits kystes séparés les uns des autres, par des parois qui leur sont propres. Ils font éprouver au toucher, dit M. Serre, la sensation que donne l'abdomen distendu par des gaz. « Ces différentes maladies pourront être distinguées de la tumeur squirrheuse, à l'absence des douleurs aiguës, lancinantes, au peu de changement survenu dans la constitution de la malade, à la différence de dureté qui est beaucoup plus considérable dans le cas de squirrhe. » (A. Cooper).

## TRAITEMENT.

Ces différentes affections, dont nous venons d'une manière très succincte de raconter l'histoire, ne réunissent pas toujours tout cet ensemble, ce groupe de symptômes, ces caractères propres qui, au premier coup-d'œil, les font distinguer du cancer auquel il manque aussi très souvent un ou plusieurs signes pour le caractériser. Les formes sous lesquelles le squirrhe se manifeste, l'aspect de l'ulcère lui-même n'est pas tellement propre au cancer qu'il soit impossible que d'autres états morbides les imitent au point de faire tomber dans une méprise le praticien le plus expérimenté ; ce n'est qu'après l'opération, lorsqu'il examine la texture de la partie enlevée, qu'il re-

connaît son erreur, et même cet examen ne suffit pas toujours : il est des tissus que l'inflammation a fait dégénérer au point de présenter une texture presque identique à celle de la tumeur cancéreuse. Deux seules circonstances ne peuvent plus nous laisser aucun doute à cet égard ; nous pourrons nous prononcer avec quelque certitude sur la nature de la maladie, lorsqu'elle aura résisté au traitement des phlegmasies chroniques, à celui des engorgemens laiteux, scrophuleux, dartreux, syphilitiques, lorsqu'elle se sera reproduite après la première ablation, ou bien, si, après avoir parcouru plusieurs périodes elle nous a montré, dans chacune d'elles, l'ensemble des phénomènes qui lui sont propres.

Je ne crois pas devoir toujours proposer comme seul moyen curatif l'ablation de la tumeur ou l'amputation du sein qui expose la malade à des chances souvent funestes, et qui la prive d'un organe essentiel, malgré qu'il soit parfaitement démontré qu'il n'existe pas de traitement méthodique pour combattre le cancer, malgré que nous croyons, d'après l'opinion générale, que cette maladie est au-dessus des ressources de l'art et qu'on n'est jamais parvenu à déterminer la résolution d'une tumeur cancéreuse ou la cicatrisation d'un ulcère de même nature. Lorqu'une femme se présentera à nous portant une affection cancéreuse plus ou moins bien caractérisée, nous aurons recours à un traitement autre que le traitement chirurgical ; 1° parce que le diagnostic n'est jamais certain, et qu'à l'aide d'un traitement sagement administré, je puis faire disparaître cette affection dont les phénomènes morbides étaient entièrement semblables à ceux du cancer. 2° J'ai dit avec Delpech que le cancer était, dès son origine, le symptôme d'une diathèse particulière dont on ne connaît ni le principe, ni le siége primitif. Cette cause inconnue de la maladie, cette manière d'être de la femme, ne peut-elle pas être, je ne dirai point neutralisée, mais modifiée, palliée dans la production de ses effets morbides ? Ne peut-on pas chercher dans ce grand nombre de médicamens, qui ont tour-à-tour joui de la propriété curative du cancer, des moyens pour arrêter le progrès du mal ? La cause productrice des tubercules cède rarement ; cependant on voit des phthisiques à l'aide d'un traitement convenable

prolonger leur carrière jusqu'à l'âge le plus avancé ; ces exemples, quoique rares, ne doivent pas pour cela être négligés. On trouve, dans l'étude du climat dans lequel vit la personne, dans son régime alimentaire, dans l'étude de ses forces, dans la prédominance des états nerveux, inflammatoires, des indications à remplir, car même les plus fugitives ne doivent pas être négligées. La marche du cancer est quelquefois très lente, et la malade meurt d'une maladie tout autre que du cancer. On doit chercher a imiter la marche que suit la nature dans ces sortes de cas. D'un autre côté, il y a des malades qui ont été opérées cinq à six fois d'un cancer et chez lesquelles le mal ne fait que des progrès presque insensibles en éloignant d'elles toutes les causes qui pourraient hâter sa marche.

Nous reconnaîtrons donc deux modes de traitement, *curatif* et *palliatif*. Celui-ci consiste dans l'emploi d'un régime doux et humectant, que l'on associe à l'opium et à toutes les plantes vireuses, dans le but de rendre les douleurs plus supportables, et de retarder les progrès du mal. Par le traitement curatif, on a en vue, non pas de changer la disposition morbifique, ce qui est de toute impossibilité, mais d'enlever la tumeur cancéreuse par des procédés chirurgicaux, de retarder l'époque où la maladie reparaîtra de nouveau, d'arrêter celle-ci dans ses funestes résultats ; je dis plus, d'empêcher la récidive dans quelques cas malheureusement trop rares.

Traitement palliatif. — Le cancer n'entraîne la malade au tombeau, qu'en raison des lésions vitales auxquelles il donne lieu. L'intention du médecin praticien doit se borner simplement à les prévenir, en modifiant par une médication opportune la prédominance des différens états morbides, tels que l'inflammation et la surexcitation générale.

On remplira la première indication, en prescrivant à la malade une diète sévère, quelquefois en la soumettant, comme le faisait un praticien célèbre ( *Pouteau* ), à l'usage exclusif de l'eau à la glace. Cette abstinence a été suivie de résultats très avantageux ; elle n'a point obtenu la guérison radicale du cancer, mais du moins elle a ralenti beaucoup sa marche. On peut permettre à la malade l'usage du riz au lait,

l'eau de veau, de poulet, la solution de gomme arabique et adragant, qui sert de boisson et d'un très doux aliment. On ordonnera des bains généraux qui, en même temps qu'ils introduisent une quantité de particules aqueuses, ont l'avantage de calmer et de diminuer l'éréthisme nerveux qui existe dans cette affection. Les saignées générales ne conviennent que dans les cas où le cancer est accompagné de phlegmasies aiguës.

On parviendra à calmer l'irritation locale en appliquant des sangsues au tour de l'affection et un peu loin, parce que les piqûres pourraient augmenter l'irritation qu'on cherche à détruire. Lorsqu'il y a absence de toute irritation des voies digestives, des laxatifs ou de légers purgatifs pourront être donnés avec grand avantage. Les cataplasmes émolliens faits avec la farine de graine de lin ou la mie de pain, ou avec la carrotte, appliqués sur la partie malade elle-même, et qu'on renouvelle trois ou quatre fois par jour, arrosés avec du laudanum, lorsque les douleurs sont très vives, rempliront la même indication.

L'éréthisme nerveux, cet état de surexcitation dans lequel se trouve la malade, peut être efficacement combattu par les narcotiques. Je ne doute pas que dans les nombreuses observations de prétendues guérisons de cancer, citées par *Storck*, il n'y ait quelque chose de vrai, c'est-à-dire, qu'il á pu arrêter les progrès du mal, modifier l'économie, de telle manière que la marche du cancer a été entravée par cette heureuse médication. Les narcotiques doivent être employés à l'intérieur et à l'extérieur avec persévérance. On en augmente la dose progressivement à mesure que l'habitude en diminue l'efficacité.

Les causes soupçonnées prochaines et éloignées doivent entrer dans l'étude des indications à remplir par le praticien. Il faut tâcher de rappeler les évacuations qui ont été supprimées. On parvient à remplir ce but en établissant sur la partie qui en était le siége, des cautères, des vésicatoires; tous les excitans de la peau peuvent être d'un grand secours. Mais nous avons dit que le cancer des mamelles se développait presque toujours à l'époque critique, alors cet écoulement périodique ne peut pas être rétabli; on y suppléera par de fréquentes émissions sanguines, et par un régime sévère.

Je ne doute pas qu'en traitant ainsi cette affection, on ne voie diminuer le nombre des extirpations de cancer, et l'on craindra d'attaquer par les moyens dont la chirurgie est si abondamment pourvue, une tumeur ou un ulcère cancéreux, dont la marche sera devenue indolente. Il est une foule d'indications à remplir que nous nous dispenserons d'énumérer.

TRAITEMENT CURATIF.— Lorsque tous les efforts du médecin ont été infructueux, lorsque après l'emploi de tous les moyens que la thérapeutique met en notre pouvoir, le mal n'en continue pas moins ses progrès, et que déjà de légères lésions vitales se font observer, et que des phénomènes morbides annoncent que toute l'économie va être ébranlée, c'est alors qu'on doit avoir recours à l'opération. Pour qu'elle soit suivie dans la majeure partie des cas d'heureux résultats, elle doit être soumise aux règles générales suivantes : 1° si la tumeur est petite, sans adhérence, on doit la fixer en la pressant sur les côtés ; une simple incision la fait saillir au dehors ; il est alors facile de la détacher du tissu cellulaire qui l'environne ; 2° si elle est volumineuse, la circonscrire dans deux incisions sémi-elliptiques, que la portion des tégumens qui la découvre soit saine, ou participe à l'affection locale ; 3° emporter les parties qui ne sont point altérées, plutôt que de laisser la moindre trace du tissu cancéreux ; 4° lier les vaisseaux au fur et à mesure qu'ils sont ouverts, on évite ainsi, les hémorrhagies consécutives, et l'opérateur n'est point importuné par le sang ; 5° chercher après l'opération s'il ne reste point de tissu induré et suspect ; 6° attendre pour panser la plaie, que le spasme ait cessé, réunir par première intention, au moyen de quelques points de suture et de bandelettes agglutinatives, un bandage peu serré, le bras correspondant maintenu contre le corps par une écharpe.

Il faut espérer que très souvent, en réunissant à ce mode opératoire des soins assidus et éclairés après l'opération, on guérira la malade, et lorsque la cicatrisation de la plaie sera avancée, on établira un ou plusieurs cautères, pour prévenir la reproduction, ou lui pres-

crira des règles hygiéniques, dictées d'après son tempérament et les causes éloignées que l'on soupçonne avoir participé au développement de la maladie.

Quand le cancer n'est pas de nature à pouvoir être emporté par l'opération, il faut recourir au traitement palliatif dont nous avons parlé; on rendra moins cruelle une maladie qui doit nécessairement entraîner la malade au tombeau.

FIN.

# FACULTÉ DE MÉDECINE
## DE MONTPELLIER.

### PROFESSEURS.

CAIZERGUES, DOYEN, *Examinateur*. Clinique médicale.
BROUSSONNET. Clinique médicale.
LORDAT, *Président*. Physiologie.
DELILE. Botanique.
LALLEMAND. Clinique chirurgicale.
DUPORTAL. Chimie médicale.
DUBRUEIL. Anatomie.
DUGES. Pathologie chirurgicale. Opérations et Appareils.
DELMAS. Accouchemens. Maladies des femmes et enfans.
GOLFIN, *Suppléant*. Thérapeutique et Matière médicale.
RIBES. Hygiène.
RECH, *Examinateur*. Pathologie médicale.
SERRE. Clinique chirurgicale.
BÉRARD. Chimie générale et Toxicologie.
RÉNÉ, *Examinateur*. Médecine légale.
M. . . . . . . . . . . Pathologie et Thérapeutique générales.

### *Professeur honoraire.*

AUG.-PYR. DE CANDOLLE.

### AGRÉGÉS EN EXERCICE.

VIGUIER, *Examinateur*.
KUHNHOLTZ, *Suppléant*.
BERTIN, *Examinateur*.
BROUSSONNET.
TOUCHY.
DELMAS.
VAILHÉ.
BOURQUENOD.
FAGES.
BATIGNE.
POURCHÉ.
BERTRAND.
POUZIN.
SAISSET.
ESTOR.

---

La Faculté de Médecine de Montpellier déclare que les opinions émises dans les dissertations qui lui sont présentées doivent être considérées comme propres à leurs auteurs; qu'elle n'entend leur donner aucune approbation ni improbation.